Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 3 (1865)
Heft: 5

Artikel: 1864
Autor: A. C.-R.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-177947

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Troisième Année. — N° 5 LE Samedi 31 Décembre 1864.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis

LITTÉRATURE NATIONALE — AGRICULTURE — INDUSTRIE

PRIX DE L'ABONNEMENT (*franc de port*) :
Un an, 4 fr. — Six mois, 2 fr. — Trois mois, 1 fr.
Tarif pour les annonces : 15 centimes la ligne ou son espace.

On peut **s'abonner** aux Bureaux des Postes; — au Cabinet de lecture place de Saint-Laurent, à Lausanne; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur Vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

1864.

— Qui es-tu, ombre fugitive et tremblante?

— Je suis l'année 1864, ami *Conteur*. Né par un froid rigoureux, un froid piquant hâte encore mes derniers moments: la bise âpre et froide emportera au loin mon dernier soupir avec celui de la cloche de minuit.

— Causons un peu, chère ombre; prends place à mon foyer et raconte-moi ton existence. Qu'as-tu fait des jours que la Providence t'a comptés? Que dis-tu de ta vie au moment du départ?

— Hélas! ami, je n'ai pas été heureuse comme j'aurais désiré l'être: j'ai subi mon existence, je ne l'ai pas faite. Je ne crois pas laisser d'agréables souvenirs à la postérité, ils seront remplis de tristesse et d'amertume. La politique, nouveau sphynx à la figure doucereuse, au langage mielleux et trompeur, la politique du jour digne sœur de la tyrannie, a ensanglanté mon berceau, troublé tous mes jours, et rend ma fin bien triste. Jamais, peut-être, les deux proverbes: *les loups ne se mangent pas*, et *la raison du plus fort est toujours la meilleure*, n'ont reçu une application plus frappante que durant ma vie. Il suffit, pour le prouver, de citer l'héroïque Pologne et l'intrépide Danemark. Aussi, ami, je lègue, moi, pauvre mourante, à l'exécration de la postérité les bourreaux de ces peuples héroïques quels qu'ils soient. Une année est peu de chose dans l'existence des mondes, mais devant Dieu tout peut se faire entendre, et chacune de nous, en remontant à Lui pour s'engloutir dans l'éternité, dépose au pied de son trône ses plaintes, ses joies et ses désirs, au milieu de toutes les sœurs qui lui succèderont... Que n'aurai-je pas à raconter, moi, année 1864!... Que vas-tu dire, ô ma sœur 1865! Oseras-tu bien descendre sur la terre, sur cette terre qui, de là-haut, nous paraît être un grain de poussière?...

Que dirai-je de la terrible lutte fratricide qui ensanglante le monde des Colomb, des Cortez et des Pizarre, de ce monde qui, exploité et ruiné par la cupidité, se meurt dans les luttes intestines?

Que raconterai-je de la vieille Europe portant ses pas hardis, souvent spoliateurs, chez ses jeunes sœurs, plus fortes, mais moins rusées qu'elle, moins civilisées enfin? Doivent-elles l'envier cette civilisation ou s'en préserver? Je ne sais.

Je laisse en mourant l'Europe personnifiée par la France, poids puissant dans la balance politique et que chacun s'efforce d'étayer, de peur que, venant à rouler, il ne foule les peuples dans sa course. L'Europe d'aujourd'hui n'est qu'un volcan dont la bouche se nomme *France;* quand le cratère fume et bouillonne, tout s'agite et s'inquiète... Ah! pauvres hommes, que vous êtes petits dans votre grandeur!...

Si, portant ailleurs mes regards, je considère les progrès qu'ont faits les sciences et les arts pendant les jours que j'ai vécu, j'éprouve alors un vif mouvement de satisfaction. Des découvertes de toute espèce, honorant l'esprit humain, me rendent digne du siècle qui m'a vu naître.

Mais, ami *Conteur*, je touche à ma fin. L'heure de minuit approche et j'entends déjà au loin les pas de ma sœur.... Cependant, encore un vœu avant de mourir, ami; j'aimerais tant laisser un bon souvenir après moi. J'aimerais faire disparaître ces linceuils ensanglantés qui m'enveloppent.

J'ai vu bien des malheureux pendant ma carrière, et je désire en voir diminuer le nombre... O heureux du siècle! étrennez ma sœur 1865 qui vient à vous jeune et souriante, pleine de foi et d'espérance, fêtez son arrivée en donnant aux malheureux, en ouvrant non pas vos bourses seulement, mais surtout vos cœurs aux pauvres déshérités d'ici-bas. Offrez votre foyer à l'exilé, votre appui à la veuve et à l'orphelin, et vos secours à tous les malheureux qui vous implorent. Vous le ferez, n'est-ce pas, car le désir d'un mourant est sacré, et l'année bien commencée est toujours une année heureuse, Dieu le veut ainsi et... minuit!... minuit!... adieu, ami, je me meurs... que mes vœux te soient chers!... adieu!...

A ce dernier mot répondit le dernier coup de minuit.

L'année 1864 avait vécu.

Que sa sœur 1865 soit bénie pour toi, cher lecteur,

mais pour cela n'oublie pas le dernier vœu de la mourante.

Qu'elle soit aussi heureuse pour toi, cher *Conteur*, que chacun de ses jours t'apporte des abonnés fidèles, pleins de patience et d'indulgence et des collaborateurs remplis de bonne volonté et de zèle!

Bonne année à tous!...

A. C.-R.

Paris, le 22 décembre 1864.

Mon cher *Conteur*,

Quels vrais enfants que ces Parisiens! Les voilà qui s'entichent aujourd'hui des conférences et qui en font sur tout, partout et par tous. Ils s'imaginent qu'ils viennent de faire une grande découverte, que personne jusqu'à ce jour n'avait parlé en public, et ils exploitent leur ingénieuse invention jusqu'à s'en rendre malades; vous verrez que dans deux mois on n'en parlera plus et qu'un nouveau dada sera offert à tous ces bons bourgeois ou autres qui composent la première ville du monde; c'est M. le préfet de Paris qui l'a dit dans un beau discours où il a prouvé que la capitale de la France étant la capitale du monde, devait être un terrain neutre, gouverné d'une manière exceptionnelle, et il a bien raison!

En attendant, les conférences vont bien leur train. Voilà Alexandre Dumas, l'un des trois littérateurs du XIXe siècle, comme il s'appelle, qui abandonne tout, littérature, Italie, Garibaldi, pour venir conférer comme tout le monde. Il a fait deux séances sur Eugène Delacroix, un peintre qu'il a peu connu et dont il n'a pas vu un tableau. Mais s'embarrasse-t-on pour si peu; quand on écrit ses impressions de voyage en Suisse après avoir passé deux jours à Genève, on peut bien parler d'un homme avec lequel on a certainement déjeûné une fois au restaurant; on sait au moins s'il avait de la barbe et s'il portait un chapeau noir; et puis, c'est une excellente occasion de parler d'Alexandre Dumas, du grand Alexandre, qui ne veut pas qu'on l'oublie. C'est ce que le grand romancier n'a pas manqué de faire et comme il a vu que cela amusait son public, il a jugé à propos d'augmenter le prix d'entrée; on payait 15 fr. à la première soirée; on en donnait 20 à la deuxième. C'est la loi du commerce, la demande surpasse l'offre et les prix montent.

Tu peux croire, mon *Conteur*, que je n'avais pas d'argent mignon à donner à M Dumas, aussi, je suis resté sur la place et j'ai questionné ceux qui sortaient. Ils étaient ravis. Ils venaient d'apprendre qu'une foule de tableaux qu'ils avaient jusque-là attribués à Ingres, à Vernet, à Courbet, que tous ces tableaux, dis-je, étaient sortis du pinceau de Eugène Delacroix, un homme que l'on ne connaissait pas quand il vivait. Que de découvertes à la fois! Aussi Dumas va-t-il partir pour l'Amérique; il ne se propose rien moins que de pacifier ce malheureux pays par quelque ingénieux artifice dont il garde le secret.

Nous verrons bien!

Il y a tous les soirs conférences rue de la Paix; il y en a tous les soirs dans la salle du Grand-Orient; il y en a deux fois par semaine à la Sorbonne, et toujours il y a foule, comme il y a foule à la porte de tous les théâtres, de tous les bals masqués et de tous les concerts. Il y avait là *un besoin généralement senti*, et qui est loin d'être satisfait complétement. Aussi va-t-on établir dans chaque quartier, dans chaque rue et dans chaque maison de vastes salles où tous les locataires pourront s'instruire à leur aise sans entreprendre de longs et ennuyeux voyages au travers de la boue du boulevard, des omnibus et des cinquante mille voitures de Paris.

Mais le jour n'est pas encore venu, aussi dois-je aller *faire queue*, le lundi et le vendredi, à la porte de la Sorbonne, pour faire comme tout le monde. Il est vrai que j'en suis bien dédommagé. Vendredi dernier, j'ai eu le plaisir d'entendre citer le nom de l'un de nos compatriotes, celui de M. Louis Dufour, à l'occasion de ses belles expériences sur les retards d'ébullition des liquides. Et, voyez quelle coïncidence, le lendemain matin, à la Faculté des sciences, M. Verdet nous entretient pendant une grande partie de sa leçon, des mêmes expériences de M. Louis Dufour et de leur importance dans l'étude des phénomènes de la chaleur. Je vous avoue que j'ai éprouvé un vif plaisir à entendre le nom d'un compatriote prononcé avec tant d'éclat devant un auditoire de 1200 personnes, parmi lesquelles se trouvaient les sommités scientifiques de la France.

Lundi dernier, M. Batbie, le professeur à l'occasion duquel ont éclaté les troubles à l'école de droit, a parlé économie politique; il a commencé par dire que, selon M. Thiers, cette science avait une littérature fort ennuyeuse, et il priait en conséquence son public de se retirer ou de ne pas se plaindre; après force applaudissements, il a développé avec beaucoup d'esprit l'histoire de la naissance de l'économie politique en France.

Le public français a la manie des applaudissements, il applaudit, non-seulement au théâtre, mais dans les cours des Facultés, dans les leçons faites aux étudiants. Un professeur de littérature, de mathématiques abstraites, de sanscrit ou de chinois aime à voir son public l'interrompre deux ou trois fois dans le courant d'une leçon, en frappant les mains l'une contre l'autre. C'est un goût comme un autre, il n'en faut donc pas discuter.

J'allais oublier de dire que M. l'abbé Moigno, un vulgarisateur de la science, donne chaque mois une conférence, pour l'appeler par son nom, dans laquelle il raconte les découvertes scientifiques et industrielles des trente derniers jours. Dans la séance de novembre, il a montré l'appareil au moyen duquel M. Cauderay propose d'*appointir* les épingles, mais la *Gazette de Lausanne* a eu la primeur de cette communication et je ne m'y arrête pas.

Le jour de l'an approche, ce jour tant redouté par les uns, si vivement et impatiemment attendu par les autres, ce jour où l'on est convenu de souhaiter à tous, parents, amis, connaissances et indifférents de longues années de bonheur et où l'on dépense plus d'argent que le reste de l'année. Aussi faut-il voir les murs se couvrir d'immenses affiches annonçant partout ventes forcées, liquidations, cessation de commerce, soixante pour cent de perte et tous ces grossiers appâts contre lesquels chacun est prévenu, et auxquels tout le monde mord. Le style réclame est aujourd'hui arrivé à un degré de perfectionnement inouï, celui de la quatrième page des journaux est encore de l'école classique à côté de celui de tous les papiers que l'on vous distribue à tous les pas et dans toutes les rues.

Sur ce, mon cher petit *Conteur*, laisse-moi souhaiter de te voir grandir et prospérer, afin que tu puisses, une autre année, offrir comme tant d'autres un charmant cadeau-prime à tes aimables lectrices.

* * *

Sur l'enseignement de la musique dans les écoles.

II

La théorie et le solfège sont à la musique ce que sont les règles et les exercices de la grammaire à l'art d'écrire et de parler. On ne saurait donc trop insister sur l'utilité d'enseigner aux élèves les principes fondamentaux de la musique, quoique beaucoup de personnes n'en comprennent pas encore l'importance et considèrent le chant dans les écoles comme fort secondaire et devant servir de distraction pour les enfants.

Selon nous, au contraire, cette branche de l'enseignement doit être étudiée aussi sérieusement que les autres, afin que l'élève, en sortant des écoles, ait ac-